

faut périr ou vaincre! Eh bien! soit. — Ce qui me répugne, ce n'est pas de mourir, c'est de les conduire à des périls auxquels la fuite ne pourra pas les soustraire. Jusqu'ici mon sort m'a bien rarement occupé, mais mon orgueil s'indigne de me voir ainsi pris au piège. A quoi auront abouti mon habileté et mes ruses? à tout risquer sur une seule carte, espoir, puissance, vie! O destin! — Accuse ta folie et non le destin! — Il peut te sauver encore; il n'est pas trop tard.»

XIV.

C'est ainsi qu'il s'entretenait avec lui-même, jusqu'à ce qu'enfin il atteignit le sommet de sa colline, qu'une tour couronnait. Il s'arrêta avant de franchir le péristyle; — car il entendit les accents mélancoliques et doux de cette voix qu'il ne pouvait se lasser d'entendre; à travers la haute jalousie vibraient ces sons lointains, mais ravissants, et voici ce que chantait l'oiseau de beauté :

1.

Ce tendre sentiment, en mon âme il habite,
Et je le cache à tous les yeux,
Si ce n'est quand mon cœur auprès du tien palpite,
Puis redevient silencieux.

2.

Un invincible feu, flamme éternelle et sombre,
Là brûle lentement comme sur un tombeau :
En vain le désespoir le couvre de son ombre,
Toujours il rébrûle, inutile flambeau !

3.

Pense à moi ! lorsqu'auprès de ma tombe récente
Tu viendras à passer ; pense alors, pense à moi !
Il n'est plus qu'un malheur dont mon cœur s'épouvante,
C'est que mon souvenir ne plane plus sur toi.

4.

Pour la dernière fois ma voix résonne encore ;
On peut donner des pleurs à qui dort sans retour :
Une larme de toi, c'est tout ce que j'implore,
Seul prix, hélas ! de tant d'amour.

Il franchit le seuil, traverse le corridor et entre dans l'appartement au moment où la dernière vibration expire :

« Ma chère Médora ! en vérité, ton chant est plein de tristesse. »

« — Voudrais-tu qu'il fût gai dans l'absence de Conrad ? Quand tu n'es pas là pour m'entendre, ma pensée et mon âme se trahissent dans mes chants ; alors chacun de mes accents est l'écho de mon cœur, et ce cœur parlerait lors même que ma bouche serait muette. Oh ! combien de nuits, étendue sur cette couche solitaire, mon imagination alarmée a prêté aux vents les ailes de la tempête, et cru entendre dans la brise qui enflait doucement ta voile le murmure avant-coureur des orageux aquilons ! Le souffle le plus doux me semblait une voix prophétique et sombre qui te pleurait flottant sur la vague cruelle ; alors je me levais pour ranimer la clarté du fanal, de peur que des mains infidèles ne laissassent expirer sa flamme ; et puis je passais des heures inquiètes à regarder les étoiles ; et le matin venait, — et tu étais loin encore. Oh ! comme alors la bise glaçait mon sein ! comme le jour était sinistre à ma vue troublée ! et cependant je continuais à regarder, et pas une voile à l'horizon n'était accordée à mes larmes, — à ma sollicitude, — à mon amour ! Enfin, — il était midi, — je découvris un mâ, je le saluai avec transport ; — il s'approcha ; — hélas ! il passa outre. J'en vis venir un autre : — ô Dieu ! c'était enfin le tien ! Quand cesseront des jours si pénibles ? Mon cher Conrad ! ne veux-tu donc jamais goûter un bonheur tranquille et sûr ? Tu as certainement plus de richesses qu'il ne t'en faut, et plus d'une patrie aussi brillante que celle-ci nous invite à ne plus errer : tu sais que ce n'est pas le péril que je redoute, je ne tremble que lorsque tu n'es pas ici ; et ce n'est pas pour ma vie, mais pour la tienne, cent fois plus chère. Mais tu fuis l'amour, et ne soupères qu'après les combats ; chose étrange ! que ce cœur, qui pour moi est encore si tendre, lutte contre la nature et ses plus doux penchants ! »

« — Oui, étrange en effet. Il y a longtemps que ce cœur est changé ; foulé aux pieds comme le ver impuissant, il s'est vengé comme le serpent ; il ne lui reste sur terre d'es-

poir que dans ton amour, et il ose à peine entrevoir dans le ciel une lueur de pardon. Mais ces sentiments que tu condamnes font partie de mon amour; ma tendresse pour toi, ma haine pour les hommes, sont tellement inséparables que je cesse de t'aimer si je cesse de les haïr. Cependant, ne crains rien, — le passé te garantit dans l'avenir la durée de mon amour. Mais, — ô Médora! que ton cœur se résigne à ce nouvel effort : à l'instant même, — mais pour un temps fort court, — il faut que je te quitte. »

« — Quoi! tu me quittes! et à l'instant! Mon cœur l'avait pressenti : ainsi s'évanouissent toujours mes rêves de bonheur. A l'instant nous séparer! — mais cela est impossible! — un de tes navires vient à peine de jeter l'ancre dans la baie; l'autre est encore absent; l'équipage a besoin de repos avant de braver de nouvelles fatigues. Mon ami! tu t'amuses de ma faiblesse; tu veux fortifier d'avance mon cœur contre une séparation à venir; mais ne te joue plus de ma douleur; il y a dans ce badinage moins d'enjouement que d'amertume. N'en parlons plus, Conrad! — mon bien-aimé! viens prendre le repas que mes mains t'ont préparé; douce occupation que de pourvoir aux besoins de ta table frugale! Vois! j'ai cueilli les fruits qui m'ont paru devoir être les plus exquis, et quand ma main hésitait dans son choix, en ce doux embarras, j'ai donné la préférence aux plus beaux; trois fois mes pas ont fait le tour de la colline pour trouver l'onde la plus fraîche; va! ton sorbet ce soir sera délicieux; vois comme il pétillait dans son vase de neige! Le jus enivrant de la treille ne réjouit jamais ton cœur; quand la coupe paraît, tu es plus qu'un musulman; mais je ne t'en blâme pas : je me réjouis de cette sobriété de goûts que d'autres regardent comme une privation pénible. Mais viens! la table est mise; notre lampe d'argent est allumée et ne craint pas le sirocco humide; mes femmes et moi nous formerons des danses, ou nous te ferons entendre le concert de nos voix; ou bien je prendrai ma guitare, dont tu aimes les accords; j'essaierai d'en tirer des sons qui te plaisent; — ou si son harmonie offense tes oreilles, nous

lirons ensemble dans l'Arioste les malheurs et l'abandon de la belle Olympie². Certes, si tu me quittais maintenant, tu serais plus coupable que celui qui manqua de foi à cette beauté trompée, ou que ce héros parjure qui.... — Je t'ai vu sourire quand, par un ciel sans nuage, je te montrais l'île d'Ariane, qu'on découvre du haut de ces rocs, et lorsque, moitié en plaisantant, moitié effrayée de voir ce doute se réaliser un jour, je te disais : « C'est ainsi que Conrad me quittera pour ne plus revenir! » — Et Conrad m'a trompée, car — il est revenu. »

« — Il reviendra toujours, oui, toujours, ma bien-aimée ! Tant qu'il y aura pour lui de la vie sur la terre, de l'espérance au ciel, il reviendra. Mais le temps fuit d'une aile rapide, et le moment de nous quitter s'approche. Pourquoi je pars, où je vais, c'est ce qu'il ne te servirait de rien de savoir, puisque tout doit se terminer par ce mot déchirant : — Adieu ! Cependant, si j'en avais le temps, je te ferais part de tout. — Sois sans crainte, — les ennemis que je vais combattre ne sont pas redoutables ; notre île sera gardée par des guerriers plus nombreux que de coutume, prêts à la garantir d'une surprise et à soutenir un long siège. Jene te laisse point seule; pendant mon absence, nos matrones et tes femmes resteront près de toi; console-toi en pensant que, lorsque nous nous reverrons, la sécurité rendra notre repos plus doux. Écoute ! — j'entends le son du cor ! — c'est Juan qui donne le signal du départ. — Un baiser ! — un autre, — encore un. — Oh ! adieu ! »

Elle se lève, s'élançe, et s'attache à son embrassement. Le cœur de Conrad est oppressé; il n'ose relever vers les siens ces beaux yeux d'azur, baissés dans les angoisses d'une douleur sans larmes. Le long des bras qui la soutiennent flotte dans un sauvage désordre sa longue chevelure blonde. C'est à peine si Conrad sent battre ce cœur où règne son image, que l'excès même du sentiment a rendu presque insensible. Ecoutez ! c'est la voix tonnante du canon qui donne le signal. Il annonce que le soleil se couche, et Conrad maudit le soleil. Il presse encore, il presse comme un

insensé cette femme qui l'étreint, silencieuse, et le caresse, suppliante. D'un pas chancelant, il porte Médora sur sa couche, la contemple un moment, comme s'il ne devait plus la revoir; — il sent que pour lui il n'y a qu'elle sur la terre, imprime un baiser sur son front glacé, — s'éloigne. — Est-il parti, Conrad ?

XV.

« Est-il parti ? » Question cruelle, trop souvent reproduite dans la solitude soudaine ! « Il n'y a qu'un moment encore, il était là ! et maintenant... » — Elle se précipite en dehors du péristyle, et c'est alors enfin que ses larmes coulent abondantes, larges, brillantes, rapides, à l'insu de celle qui les verse; cependant ses lèvres refusent encore d'articuler le mot « Adieu ! » car dans ce mot fatal, quoi que nous puissions promettre, — espérer, — croire, — c'est le désespoir qui s'exhale. Déjà, dans chaque trait de ce visage immobile et pâle, la douleur a imprimé des traits que le temps ne peut plus en effacer. Le tendre azur de ces grands yeux pleins d'amour s'est glacé à force de regarder le vide; mais tout à coup n'est-ce pas lui qu'ils aperçoivent encore, tout là-bas, bien loin ? Alors sa prunelle en délire se fond en eau, et semble nager à travers le voile noir et brillant de ses longs cils, humectés d'une rosée de tristesse qui se renouvellera souvent : « Il est parti ! » Elle porte sur son cœur ses mains convulsives, puis les élève suppliantes vers le ciel. Ses yeux se reportent vers l'Océan; elle voit les vagues qui se gonflent et la voile qui se déploie. Elle n'a plus le courage de regarder; elle rentre, l'âme navrée : « Ce n'est point un rêve; — me voilà bien seule avec ma douleur ! »

XVI.

L'inflexible Conrad descend rapidement de roc en roc sans tourner la tête. Il tressaille chaque fois qu'un détour du sentier offre malgré lui à sa vue ce qu'il ne voudrait pas voir, sa demeure solitaire et charmante qui domine sur la hauteur, le premier objet qui, sur les flots, se présente à ses regards et salue son retour; et cette femme, — étoile mélancolique et voilée de tristesse, astre de beauté dont les rayons l'éclair-

rent au loin, il n'ose arrêter sur elle ni sa pensée ni ses regards. Là est pour lui le repos, — mais sur le bord du précipice. Un moment il est tenté de s'arrêter, et de donner aux vagues ses projets, au hasard sa destinée; mais non, cela ne sera pas : un chef digne de commander peut s'attendrir; il ne cède pas aux pleurs d'une femme. Il voit son navire, remarque combien le vent est favorable, et rappelle à lui toutes les forces de son âme; il reprend sa marche précipitée, et lorsque arrivent à son oreille le tumulte confus de la plage, les cris, les signaux, le bruit des rames; quand ses yeux aperçoivent le mousse au haut du mât, l'ancre qu'on enlève, la voile qui se déploie, les mouchoirs qu'agitent les mains de la foule, muets adieux à ceux qui vont affronter les flots; mais surtout quand son rouge pavillon a frappé sa vue, alors il s'étonne que son cœur ait été si faible; son regard s'enflamme, son sang bouillonne, il est redevenu lui-même; il bondit, — il vole, — jusqu'à ce que ses pas aient atteint l'endroit où se termine le roc, où la plage commence. Là il s'arrête, moins pour respirer la fraîcheur de la brise que les flots lui envoient que pour reprendre sa dignité accoutumée, et ne pas se présenter aux regards des siens dans le désordre d'une marche précipitée; car Conrad avait appris à gouverner la multitude par ces artifices qui servent de voile et souvent même de bouclier à l'orgueil. Il avait de la dignité dans le port, et cet air de réserve qui semble éviter les regards et commander le respect et la crainte; il avait l'aspect imposant, et ce coup d'œil haut et fier qui repousse la familiarité indiscreète sans néanmoins manquer de courtoisie; c'est par ces moyens qu'il se conciliait l'obéissance. Mais cherchait-il à plaire ? Il savait ployer avec tant d'art que sa douceur chassait la crainte dans ceux qui l'écoutaient; toute l'amabilité des autres ne pouvait égaler le charme de sa parole, et il y avait une puissance irrésistible dans les sons graves et tendres de cette voix qui semblait partir du cœur. Mais ce n'était pas là son allure ordinaire; il cherchait bien plus à dompter qu'à persuader; les mauvaises passions de sa jeunesse l'avaient habitué à faire moins de cas de l'affection que de l'obéissance.

Sa garde se range à ses côtés; Juan est debout devant lui. — « Tous nos hommes sont-ils prêts ? » — « Tous sont déjà embarqués : la dernière chaloupe n'attend plus que notre chef. » — « Mon épée et mon manteau ! » Aussitôt son épée est à sa ceinture et son manteau sur ses épaules. « Faites venir Pédro ! » Il vient. — Conrad s'incline avec toute la politesse dont il daigne honorer ses amis : « Reçois ces tablettes et lis-les avec soin, elles contiennent des instructions importantes. Que la garde soit doublée, et quand le vaisseau d'Anselme sera de retour, dis-lui de se conformer de point en point à ces ordres. Dans trois jours, si le vent nous est propice, le soleil éclairera notre retour ; — jusque-là, que la paix soit avec toi ! » Il dit, serre la main du pirate son collègue, puis s'élançe fièrement dans la chaloupe. La rame entr'ouvre les vagues, et à chacun de ses coups jaillissent des étincelles phosphoriques. On aborde le vaisseau. — Conrad est debout sur son tillac ; — le sifflet fait entendre ses sons aigus ; — les matelots exécutent la manœuvre. — Il remarque la promptitude avec laquelle son navire obéit au gouvernail, l'agilité et l'adresse de l'équipage, — et daigne en témoigner sa satisfaction. Il tourne vers le jeune Gonzalve des yeux approbateurs. — Pourquoi a-t-il tout à coup tressailli ? Quelle soudaine tristesse a paru le saisir ? Hélas ! sa tour, du haut de son rocher, a frappé ses regards, et le souvenir des adieux s'est réveillé en lui. Sa Médora, — en ce moment, contemple-t-elle le vaisseau ? Ah ! jamais il n'a mieux senti combien elle lui est chère ! Mais il lui reste beaucoup à faire avant que le jour paraisse. — Il rappelle son courage, se détourne, et descend avec Gonzalve dans la cabine pour lui communiquer son plan, ses moyens — et son but ; une lampe les éclaire ; devant eux est une carte marine avec tous les instruments nécessaires à la science navale. Leur entretien se prolonge jusqu'à minuit ; des yeux que l'inquiétude tient éveillés ne s'aperçoivent pas de la fuite des heures. Cependant, poussé par le souffle propice de la brise, le vaisseau vole sur les ondes avec la rapidité du faucon. Il traverse un groupe d'îles ; il en double les hauts

promontoires, et bien avant l'aube il arrive en vue du port. Là, dans une étroite baie, les corsaires découvrent la flotte du pacha ; ils comptent ses galères, et remarquent l'imprudente sécurité des musulmans endormis. Le vaisseau de Conrad passe devant leur flotte sans en être remarqué, et va tranquillement jeter l'ancre à l'endroit qu'il a choisi pour son embuscade, abrité derrière la saillie d'un cap qui élève dans les airs sa figure âpre et fantastique. Alors les corsaires, qui ne se sont point livrés au sommeil, se préparent à agir, également prêts à combattre sur la terre ou sur les flots ; Conrad, appuyé sur le bord du navire, penché sur le gouffre écumant, parle avec calme, — et pourtant il parle de combats et de sang !

NOTES DU CHANT PREMIER.

¹ La durée de l'action du poëme pourra paraître trop restreinte eu égard au nombre des événements qui y sont accumulés ; mais toutes les files de la mer Égée ne sont qu'à quelques heures de distance du continent, et le lecteur voudra bien prendre le vent comme je l'ai souvent trouvé moi-même

² Voir le *Roland furieux*, chant X.

LE CORSAIRE.

CHANT DEUXIÈME.

« Conosceate i dubiosi desiri? » DANTE.

I.

Dans la baie de Coron sont rassemblées de nombreuses galères. Les lampes brillent à travers les fenêtres de la ville ; car cette nuit Séyd, le pacha, donne une fête à l'occasion de sa victoire en espérance, alors qu'il reviendra triomphant et ramènera les pirates chargés de fers ; il l'a juré par Allah et son cimeterre. Fidèle à son firman et à sa parole, il a réuni sur la côte tous ses vaisseaux, et la multitude des guerriers accourus à sa voix fait retentir au loin ses orgueil-